

L'extermination des Juifs d'Europe : Pour une étude historique globale

Saul Friedländer

Résumé

Trois décennies après l'extermination massive de six millions de Juifs en Europe, le débat se poursuit sur les causes de ce phénomène : unique dans l'ère nazie, il s'avère inassimilable à d'autres faits contemporains et non identifiable à de précédentes explosions meurtrières dans l'histoire. Toute tentative d'explication généralisante et/ou unicausale (simple manifestation de fascisme, de totalitarisme ; conséquence du processus économique ; effet de l'idéologie régnante) élimine le problème en gommant sa spécificité, ou bien ne met en relief qu'un aspect particulier de la Solution finale. Introduisant une dimension négligée par les analyses précédentes : celle de l'irrationnel, l'auteur étudie ici le lien entre l'action exterminatrice des Nazis, la réaction (ou l'absence de réaction) des témoins et le comportement des victimes. La confusion entre le réel et le symbolique est l'une des tendances marquantes du national-socialisme. Aussi la résurgence d'obsessions archaïques trouva-t-elle, en temps de crise, un terrain favorable à son épanouissement et s'allia, pour la Solution finale, à l'emprise bureaucratique et à la technologie de domination et de destruction modernes. Les mythes anciens et nouveaux du Juif contre-idéal de groupe s'harmonisèrent avec les courants néo-romantiques, anti-libéraux et anti-marxistes des classes moyennes. Dans ce contexte idéologique, la passivité des témoins fut encouragée par le respect que le Reich sut inspirer jusqu'au milieu de la guerre et par le collaborationnisme masqué en collaboration d'État. Dans l'entre-deux-guerres, le pragmatisme à courte vue d'un grand nombre de Juifs fut, certes, par définition un facteur d'imprévoyance, l'inter-nationalisme de quelques-uns exacerba l'antisémitisme en nourrissant le mythe du Juif subversif. Mais le hiatus entre émancipation et acceptation, entre « pays légal » et « pays réel » est véritablement à l'origine des attitudes juives qui semblèrent faciliter le rejet absolu, l'isolement total des Juifs — et leur extermination.

Citer ce document / Cite this document :

Friedländer Saul. L'extermination des Juifs d'Europe : Pour une étude historique globale. In: Revue des études juives, tome 135, n°1-3, janvier-septembre 1976. pp. 113-144;

doi : <https://doi.org/10.3406/rjuiv.1976.1821>;

https://www.persee.fr/doc/rjuiv_0484-8616_1976_num_135_1_1821;

Fichier pdf généré le 05/10/2023

SAUL FRIEDLÄNDER

L'EXTERMINATION DES JUIFS D'EUROPE : POUR UNE ÉTUDE HISTORIQUE GLOBALE

« Pour l'historien qui tente de comprendre l'holocauste des Juifs », écrivait Isaac Deutscher, « l'obstacle le plus important est le caractère absolument unique de cette catastrophe. Ce n'est pas seulement une affaire de temps et de perspective historique. Je doute que dans un millier d'années les gens comprennent mieux Hitler, Auschwitz, Majdanek et Treblinka que nous ne le faisons aujourd'hui. Auront-ils une meilleure perspective historique? Il se peut, au contraire, que la postérité comprenne tout cela encore moins bien que nous. »¹

Trois décennies, en effet, nous ont permis d'accumuler les détails sur le sort des Juifs d'Europe pendant la Seconde Guerre mondiale, mais notre compréhension des faits se heurte à la même opacité qu'il y a trente ans. Cependant, la faiblesse, l'impuissance même de l'historien ne saurait éliminer notre constant besoin de comprendre. Et toujours la même question revient : comment l'extermination des Juifs d'Europe fut-elle possible, quelle explication peut-on en donner *en termes historiques*? S'agit-il d'un événement absolument unique, comme le pense Deutscher, ou de la modalité particulière d'un phénomène plus vaste, accessible, ne serait-ce qu'en partie, aux interprétations généralisantes?

Les pages qui suivent sont en premier lieu une tentative de réponse à cette alternative mais par-delà cette question, essentielle certes, un autre problème surgit d'emblée. Les historiens se sont jusqu'à présent tournés vers l'un ou l'autre de ces aspects : l'action exterminatrice des Nazis, les réactions (ou l'absence de réaction) de la société ambiante, le comportement des victimes. Mais il nous semble qu'un début de compréhension des événements n'est

1. Isaac Deutscher, *The Non-Jewish Jew and Other Essays*, Londres, Oxford University Press, 1968, p. 163.

possible que si l'historien intègre ces aspects divers en une vision unique, en une synthèse générale. Une telle synthèse est-elle concevable? Quels sont les liens qui rattachent l'action des bourreaux aux attitudes des témoins et à celles des victimes? Ces liens existent-ils?

I

L'interprétation de l'action nazie contre les Juifs serait facilitée s'il existait, dans le contexte même du national-socialisme, des termes de comparaison possible ; ou bien s'il s'agissait d'une conduite identifiable soit à un schème de comportements politiques propres à l'époque contemporaine -- qui engloberait le nazisme --, soit à certains accès de fièvre meurtrière connus en d'autres périodes de l'histoire.

Les sources témoignent que les Nazis n'ont jamais conçu de plan d'extermination totale des Polonais et des Russes². Quant aux Tsiganes, qui représentaient moins l'« ennemi » qu'un élément « asocial », ils firent, après bien des atermoiements*, l'objet d'un plan d'extermination partielle, réalisé à faible échelle un seul mois durant, en 1944³. Mais à l'encontre des Juifs, le courant exterminateur devint inflexible et sans bornes ; impérieuse se fit la nécessité d'extirper tout ce qui de près ou de loin avait trait aux Juifs, au judaïsme (ou à l'« esprit juif »).

L'identification des Juifs au Mal absolu marque au départ la différence fondamentale entre l'action anti-juive des Nazis et leur attitude à l'encontre de tout autre groupe. Mais si le caractère radical et absolu de l'anti-judaïsme nazi ne permet pas de situer l'extermination des Juifs européens dans le contexte global des persécutions nazies, il permet moins encore de l'inscrire dans le cadre général de comportements idéologico-politiques contemporains comme le fascisme, le totalitarisme, la lutte des classes, etc.

Au début de son étude sur le fascisme, l'historien allemand Ernst Nolte parle d'une « interprétation juive [...] fondée sur la plus épouvantable de toutes les expériences humaines [...] et qui,

2. Cf. Jacob Robinson, *And the Crooked Shall Be Made Straight*, Londres, Collier-Macmillan, 1965, pp. 92 sq. La lettre de Thierack du 13 octobre 1942 (Document de Nuremberg NG-558, cité dans Raul Hilberg, *The Destruction of the European Jews*, Londres, W. Allen, 1961) atteste que la destruction massive des Polonais et des Russes avait bien été envisagée -- et se produisit --, mais ne porte mention d'un projet d'anéantissement total.

* Ils purent servir dans l'armée allemande jusqu'en juillet 1942.

3. Hans-Joachim Döring, *Die Zigeuner im NS-Staat*, Hambourg, 1964, pp. 189 sq., 193 sq.

du poids d'une telle expérience, conclut à une distinction entre national-socialisme et fascisme. »⁴ Or, il n'est point besoin d'être juif pour discerner sous le terme « fascisme » une multitude de phénomènes divergents et percevoir que ce commun dénominateur est d'une validité douteuse. L'un des points qui nous semblent le plus contestables chez Nolte est l'identification qu'il établit entre fascisme et anti-marxisme car un tel raisonnement réduit la persécution et l'extermination des Juifs à n'être que la conséquence d'un courant général contre-révolutionnaire, anti-marxiste et rien d'autre. L'anti-marxisme eût-il été leur mobile fondamental, les Nazis auraient peut-être hésité à détruire de façon systématique une communauté juive essentiellement libérale et capitaliste. Mais les sources documentaires n'attestent-elles pas que la croisade anti-marxiste des Nazis fut un dérivé de leur antisémitisme et non le contraire ? Ce sont bien les Juifs et non les marxistes qui furent la cible des premières comme des dernières déclarations politiques de Hitler. De récentes études sur la vision du monde de Hitler confirment la centralité de l'antisémitisme de celui-ci (ce dont Nolte est, certes, conscient ; mais par un tour de « passe-passe », il fait de l'antisémitisme une sorte d'Ersatz de l'anti-marxisme)⁵ ; elles démontrent combien la conception hitlérienne de l'espace vital fut influencée par son anti-judaïsme⁶. Martin Bormann donnait ainsi, en 1944, une explication très claire du rapport entre anti-marxisme et antisémitisme : « La doctrine national-socialiste est totalement anti-juive, ce qui signifie anti-communiste et anti-chrétienne. Tout se tient dans le national-socialisme et tout concourt au combat contre le judaïsme. »⁷ Cela dit, l'importance du lien entre antisémitisme et anti-marxisme chez les Nazis demeure cruciale ; nous y reviendrons.

L'explication généralisante à partir du « totalitarisme » n'est guère mieux fondée que la précédente⁸. Ainsi, une comparaison

4. Ernst Nolte, *Three Faces of Fascism : Action Française, Italian Fascism, National Socialism*, New York, 1966, p. 19. (Éd. orig. : *Der Faschismus in seiner Epoche, die Action française, der italienische Faschismus, der Nationalsozialismus*, Munich, Piper, 1963.)

5. *Ibid.*

6. Eberhard Jäckel, *Hitlers Weltanschauung : Entwurf einer Herrschaft*, Tübingen, J. C. B. Mohr, 1969 (Trad. fr. : *Hitler idéologue*, Paris, Calmann-Lévy, 1973) ; Andreas Hillgruber, « Die 'Endlösung' und das deutsche Ostimperium als Kernstück des rassenideologischen Programms des Nationalsozialismus », *Vierteljahrshefte für Zeitgeschichte*, 20, 1973.

7. Adolf Hitler, *Libres propos sur la guerre et la paix* recueillis sur l'ordre de Martin Bormann, Paris, Flammarion, II, 1951, p. 317.

8. Pour l'interprétation « totalitaire », cf. surtout Hannah Arendt, *The Origins of Totalitarianism*, New York, Harcourt, Brace, 2^e éd. 1958.

entre l'Allemagne nazie et la Russie de Staline sur la base de critères reconnus comme inhérents au « totalitarisme » montrerait aisément que les différences entre les deux régimes sont plus grandes que leurs similitudes. Il suffirait, par exemple, d'étudier la conception de l'ennemi dans les deux cas.

Les théoriciens du totalitarisme s'accordent sur un point : l'élite du système n'a pas foi en sa propre idéologie ; ainsi, plus on s'élève dans la hiérarchie, moins on croit à la réalité de l'« ennemi » ; celui-ci devient un élément fonctionnel du système de domination : « les Juifs sont assassinés », écrivent Horkheimer et Adorno, « à une époque où les chefs fascistes [« fasciste » est l'équivalent de « totalitaire » dans le présent contexte. S. F.] pourraient remplacer le texte du point du programme sur l'antisémitisme [...] aussi facilement que des équipes de travailleurs peuvent être transférées d'un centre entièrement rationalisé de la production à un autre... »⁹ Description sans rapport aucun avec la réalité du national socialisme. Dans le système nazi, plus on s'élevait dans la hiérarchie et plus on avait foi en l'idéologie ; affirmation valable pour la majorité, indubitable à propos du chef suprême, mais qui doit toutefois être nuancée concernant une partie de l'élite. Selon une interprétation communément admise du totalitarisme, les ennemis sont combattus et persécutés afin de galvaniser les énergies et de paralyser toute éventuelle opposition. Aussi ne manque-t-on pas d'informer le peuple de la persécution de l'ennemi, sous presque toutes ses formes. Le régime stalinien, par exemple, ne fit même pas le secret sur le sort des déportés dans les camps de Sibérie. Pas plus que n'avait été tue, dès les premières années du régime bolchevique, la liquidation en nombre des dits opposants. Quant aux Nazis, s'ils ne gardèrent le silence sur les exécutions de leaders S.A. ou d'autres opposants au régime avant comme pendant la guerre, leur attitude à propos des Juifs fut autre.

La propagation du mythe de la conspiration juive mondiale a probablement contribué à galvaniser les énergies et les premières persécutions publiques, à semer l'effroi parmi la population allemande ; mais la phase ultérieure — celle de l'extermination massive — s'insère dans une autre trame d'explication, car l'impossible fut alors tenté pour occulter les faits. Aux yeux des Nazis, l'extermination des Juifs correspondait à une nécessité vitale, représentait une mission sacrée. Ni un geste pour l'exemple, ni un moyen pour d'autres fins. Non que, dans leurs menées anti-juives, les Nazis n'aient eu recours aux formes extrêmes de

9. Max Horkheimer et Theodore W. Adorno, « Éléments de l'Antisémitisme », in *La dialectique de la raison. Fragments philosophiques*, Paris, Gallimard, 1974, p. 214.

la manipulation et de la domination bureaucratique, caractéristiques des régimes totalitaires et — de manière plus diffuse — de la société moderne en général¹⁰ ; ni qu'un total mépris de la vie humaine et de la valeur de l'individu ne leur ait rendu la tâche plus aisée¹¹, mais il ne s'agit là que des circonstances qui ont frayé la voie au courant exterminateur ; elles n'en expliquent pas la caractéristique principale : sa nature absolument irréductible.

Les historiens marxistes cherchent une explication dans le rôle prétendument économique de l'extermination des Juifs¹². Ils oublient que la persécution et le massacre des Juifs d'Europe ont supprimé une force de travail considérable tandis que le Reich nazi était engagé dans les phases les plus désespérées de la guerre totale. Au stade paroxystique des hostilités, moins d'un quart des Juifs de chaque convoi échappait à l'extermination dès son arrivée au camp ; et ceux-ci n'étaient de toute évidence que temporairement épargnés et voués à mourir d'épuisement¹³. D'après les statistiques, la Solution finale a représenté pour l'économie de guerre allemande une perte telle que les biens récupérés sur les victimes n'ont servi qu'à en compenser une part infime¹⁴. Mais, ici encore, les sources nazies parlent d'elles-mêmes. Quand, en 1941, le Reichskommissar H. Lohse demanda à Rosenberg s'il fallait exterminer tous les Juifs de l'Est « sans prendre en considération les intérêts économiques, les besoins de la Wehrmacht en ouvriers spécialisés dans l'industrie de l'armement, par exemple », le ministre lui répondit : « En principe, aucune considération d'ordre économique n'entrera en compte dans la solution de ce problème. »¹⁵

10. Ainsi, on a souvent établi un rapport entre la fonction de l'administration bureaucratique dans la société moderne et la Solution finale. C'est confondre un aspect du phénomène avec le phénomène lui-même. Pour une mise en rapport systématique de ce genre, cf. H. G. Adler, *Der Verwaltele Mensch. Studien zur Deportation der Juden aus Deutschland*, Tübingen, J. C. B. Mohr, 1974.

11. La conclusion que l'on peut tirer de l'ouvrage de Gil Elliot (*Twentieth Century Book of the Dead*, Londres, Allan Lane, 1972) tend, une fois encore, à la généralisation : la suppression de 6 millions de Juifs est un exemple de la mort massivement infligée au ^{xx}e siècle et qui, jusqu'à présent, fit environ 110 millions de victimes.

12. Cf. par exemple O. Kraus - E. Kulka, *Die Todesfabrik*, Berlin, Kongress-Verlag, 1957.

13. Joseph Billig, *Les camps de concentration dans l'économie du Reich hitlérien*, Paris, Presses universitaires de France, 1973, p. 66.

14. Hilberg, *op. cit.*, pp. 645 sq.

15. Document de Nuremberg PS-3663 et PS-3666. Il a été relevé qu'en certaines circonstances, les impératifs économiques semblent avoir eu la priorité sur l'impératif de l'extermination. Même Hitler donna, en deux occasions au moins, ordre de surseoir à l'exécution d'un certain nombre de Juifs pour des raisons économiques. Mais de tels cas demeurent exceptionnels. Nulle preuve documentaire ne permet d'établir qu'à aucun moment — sauf dans les derniers mois de la guerre — l'exploitation esclavagiste de la force de travail juive ait été jugée plus importante que l'extermination des Juifs.

L'explication économique « étriquée » ne doit pas être confondue avec une tentative d'explication marxiste plus vaste, fondant l'antisémitisme raciste et, par extension, la Solution finale sur l'opposition de certaines couches sociales au « peuple-classe » que représentaient les Juifs, dans le contexte de la crise du capitalisme : « Historiquement », écrit Abraham Léon dans *La Conception matérialiste de la question juive*, « la réussite du racisme signifie que le capitalisme est parvenu à canaliser la conscience anticapitaliste des masses dans la direction d'une forme antérieure du capitalisme n'existant plus qu'à l'état de vestige ; ce vestige [les fonctions commerciales et financières des Juifs pendant la période précapitaliste et durant l'essor du capitalisme moderne. S.F.] est cependant suffisamment considérable encore pour donner une apparence de réalité au mythe... »¹⁶ Abraham Léon entrevoit l'aspect paradoxal de cette explication et tente d'y répondre : « L'ironie de l'Histoire veut que l'idéologie antisémitique la plus radicale de l'Histoire triomphe précisément à l'époque où le judaïsme se trouve en voie d'assimilation économique et sociale. Mais, comme toutes les ironies de l'Histoire, cet apparent paradoxe est fort compréhensible. A l'époque où le Juif représentait le capital, il était indispensable à la société. Il ne pouvait être question de le détruire. Actuellement la société capitaliste au bord de l'abîme essaye de se sauver en ressuscitant le Juif et la haine des Juifs... »¹⁷ Mais une telle interprétation ne dit pas comment la haine raciste fondée sur l'antagonisme socio-économique qui, en d'autres occasions, mena à la spoliation, l'expulsion, l'asservissement ou à la tuerie sporadique (dans les colonies, par exemple), aboutit, en l'occurrence, à une volonté farouche d'extermination totale ; elle explique moins encore que le thème du « Juif capitaliste » ait été secondaire dans la mythologie nazie par rapport au thème du « Juif révolutionnaire » (le premier livre de Hitler, en collaboration avec Dietrich Eckart, ne fut-il pas *Der Bolschewismus von Moses bis Lenin...?*) Une fois encore, le phénomène particulier dépasse toute explication généralisante plausible.

Unique dans le contexte nazi et inassimilable à d'autres phénomènes contemporains, l'extermination des Juifs peut-elle être comparée à de précédentes explosions meurtrières dans l'histoire ?

16. Abraham Léon, *La conception matérialiste de la question juive*, Paris, Études et Documentation internationales, 1968, p. 155.

17. *Ibid.*, p. 156. Il faut souligner qu'Abraham Léon termina son ouvrage en 1943 ; sa connaissance des événements ne pouvait donc être que partielle. (Il est mort deux ans plus tard à Auschwitz.)

D'aucuns ont mentionné la « chasse aux sorcières » durant les ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles et leur exécution par milliers. Mais cette comparaison ne tient pas. Tout d'abord, l'ampleur proportionnelle des persécutions : lors de la chasse aux sorcières qui dura environ deux cents ans en Europe occidentale et centrale, quelques dizaines de milliers d'entre elles tout au plus furent massacrées. Pour horribles que furent ces massacres, le chiffre correspond à celui atteint en quelques jours seulement à l'apogée de la Solution finale. Sur un autre plan, — d'importance —, la confession de la sorcière, bien qu'elle ne l'exemptât pas nécessairement de la mort, la rapprochait de l'Inquisiteur : tous deux s'alliant dans un commun effort pour le salut de l'âme de la sorcière — fût-ce sur le bûcher¹⁸. Ainsi, dans la pensée religieuse, il n'était pour l'être humain de damnation sans rédemption possible. Aux yeux des Nazis, par contre, le Juif, irrachetable, était le Mal dans son essence même.

Rien de commun non plus avec d'autres tentatives de génocide (réussies ou pas), passées ou contemporaines. (L'exemple habituellement cité à titre de comparaison est le massacre des Arméniens par les Turcs durant la Première Guerre mondiale.) Ces autres cas d'attaques meurtrières résultent toujours de conflits ethniques et/ou politiques, aisément discernables, entre un groupe majoritaire et un groupe minoritaire ; la volonté d'anéantir que traduisent ces agressions est sans rapport aucun avec un mythe fantastique ou l'obsession du Mal incarné par le groupe à détruire. Que les victimes soient les Arméniens, les Juifs ou les Tutsi, la dimension criminelle est la même ; l'objectif : la suppression physique radicale d'un autre groupe, peut encore être identique. Mais les motivations diffèrent. A ce niveau, la volonté nazie d'exterminer les Juifs demeure singulière.

Enfin, dans la longue histoire des persécutions anti-juives, les Nazis jouèrent un rôle novateur. Les Juifs avaient connu la conversion forcée, l'expulsion, la violence sporadique, mais c'est seulement sous l'ère nazie que fut conçue et appliquée l'idée de leur extermination systématique.

Il est une interprétation récente qui revient en fait à nier la spécificité de l'extermination des Juifs en niant la signification historique du national-socialisme dans l'histoire récente de l'Allemagne. A cela se résume la thèse avancée par Geoffrey Barraclough¹⁹ dont la critique est essentiellement dirigée contre ce qu'il appelle l'« approche libérale » de l'histoire allemande, qui,

18. A ce propos, cf. surtout Norman Cohn, *Europe's Inner Demons*, Londres, 1975, pp. 253-255.

19. Geoffrey Barraclough, *New York Review of Books*, 9.10.1972 ; 2.11 et 16.11.1972.

en mettant l'accent sur les aspects idéologiques, politiques et constitutionnels aux dépens des faits socio-économiques, conférerait — de son point de vue — une spécificité artificielle au Reich nazi dans l'histoire de l'Allemagne de 1933 à 1945. Les historiens « post-libéraux » — toujours selon la terminologie de Barraclough — rétablissent maintenant les faits : une nouvelle périodisation de l'histoire de l'Allemagne contemporaine montre les transformations structurelles qui se sont progressivement opérées dans la société allemande depuis la fin des années 70 du XIX^e siècle et se poursuivent de nos jours. Or, ce processus global de changements socio-économiques inclut le nazisme qui, ainsi subsumé, perd sa spécificité propre. « Pour les jeunes historiens », écrit notre auteur, « le thème clef n'est pas la montée du nazisme mais la genèse de la lutte des classes [...] Tel est le fil conducteur qui confère à la période 1879-1969 son unité » ; ou encore : « La préoccupation obsessionnelle des historiens de la vieille génération par la montée du nazisme, comme s'il s'agissait du contenu essentiel de l'histoire depuis Bismarck, ne peut qu'entraîner des déformations. Les jeunes historiens ont rétabli l'équilibre. » Mais qu'en est-il alors des données qui, aux yeux de l'historien libéral, caractérisent le nazisme ? Barraclough arase cet aspect de la question — à la manière dont, selon lui, les historiens « libéraux » traiteraient les dichotomies sociales.

G. Barraclough se heurte à l'obstacle même qui, de toute évidence, invalide les thèses généralisantes sur les critères du fascisme et du totalitarisme. (Hannah Arendt et Ernst Nolte, conscients de la spécificité et de la centralité de la question juive dans l'idéologie nazie et sa pratique, n'en élaborèrent pas moins une théorie globale qui, au lieu de s'attacher à cette spécificité, fait abstraction de ses données principales.) Au début de son texte, Barraclough reconnaît que « notre connaissance des faits tels qu'ils se sont passés à Auschwitz s'est grandement étendue, mais pas notre compréhension » ; puis, au lieu de proposer un cadre historique pour un examen causal des facteurs qui ont mené à Auschwitz, il nous livre une vision de l'histoire dont Auschwitz a virtuellement disparu. Serait-il donc à ses yeux moins important de comprendre le phénomène que certains aspects de la mobilité sociale dans l'histoire de l'Allemagne contemporaine ?

Il n'est de critère universel en histoire permettant de déterminer ce qui est important. Chaque historien interprète les faits selon ses propres valeurs. Notre réponse à Barraclough et aux historiens « post-libéraux » est, en conséquence, simple : vous pouvez choisir votre angle de vue sur l'Allemagne ; mais votre approche s'inspire

d'un système de valeurs que l'historien libéral ne saurait accepter²⁰.

Ainsi, l'extermination des Juifs ne peut être expliquée par le recours à l'une des catégories de comportement collectif qui viennent d'être mentionnées ; par ailleurs, l'interprétation des historiens « post-libéraux » me semble se fonder sur un inacceptable ordre de valeurs. Est-ce à dire, par conséquent, que nous sommes confrontés avec une anomalie de l'histoire, un phénomène dont la signification théologique et philosophique serait décisive, mais la signification historique impossible à préciser à cause de son unicité même ?

Aucune explication unicausale ne saurait rendre compte du phénomène étudié. L'extermination des Juifs ne résulta pas de l'un des facteurs mis en relief par chacune des thèses avancées mais de la convergence, en une configuration unique, de certaines forces relevant des catégories mentionnées.

En effet, on perçoit d'emblée que sans l'emprise bureaucratique et la technologie de domination et de destruction modernes, il n'y aurait pas eu de Solution finale, mais l'on perçoit aussi la résurgence de mythes anciens, d'obsessions qui rappellent les mouvements millénaristes et les visions d'apocalyptiques combats, la crainte de maléfices démoniaques, l'horreur de l'Impur²¹. Ainsi, l'action des Nazis apparaît comme liée à l'irruption d'obsessions archaïques, élaborées en termes idéologiques contemporains et

20. L'occultation générale de la spécificité du nazisme dans le cours de l'histoire allemande n'est qu'une manière parmi d'autres d'éviter la confrontation avec « le phénomène Auschwitz ». Dans la plupart des ouvrages d'histoire générale consacrés au xx^e siècle, le nazisme occupe une place centrale mais le sort des Juifs et la Solution finale y sont mentionnés en quelques lignes ou tout au plus. (Pour une étude détaillée d'un aspect spécifique de ce silence, cf. Gerd Korman, « Silence in the American Textbooks », *Yad Vashem Studies*, Jérusalem, Yad Vashem, VIII, 1970, pp. 183 sq. On trouve également des travaux d'ensemble sur le nazisme et les divers fascismes, dans lesquels la Solution finale n'est qu'indirectement évoquée, alors que les sujets les plus divers y sont abondamment traités. (Pour un exemple récent, cf. *Éléments pour une analyse du fascisme*, séminaire de Maria A. Macciochi, Paris VIII-Vincennes 1974-1975, Paris, Union générale d'Éditions, 2 t., 1976.)

21. La croisade contre l'« Ennemi » qui, la plupart du temps, caractérise les mouvements millénaristes, et la ressemblance structurelle entre des mouvements de ce type et le nazisme ou le communisme, ont été brillamment mis en relief par Norman Cohn, *Les fanatiques de l'Apocalypse*, Paris, Julliard, 1962. Pour ce qui est d'une certaine similarité entre l'identification de groupes impurs et maléfiques dans les sociétés les plus diverses et l'attitude des Nazis à l'égard du Juif, il nous faut émettre une réserve : la comparaison s'impose, mais elle doit d'emblée être entourée de clauses restrictives, car dans les sociétés primitives par exemple, l'impur fait partie de l'ordre général, il y remplit une fonction essentielle — tout comme le Juif dans la société pré-nazie. Une fois encore nous nous heurtons, à ce niveau particulier, à la dimension singulière introduite par l'activité exterminatrice des Nazis.

traduites en une extermination de masse par les moyens de domination et de destruction modernes. *La Solution finale serait le résultat de la convergence des mythes les plus archaïques et des techniques de destruction les plus modernes.* Nous voici donc replongés dans l'histoire et, face à l'évolution du monde contemporain, en termes qui n'excluent pas l'analyse, mais dans un contexte unique.

II

Les explications spécifiques (et non plus généralisantes) du comportement des Nazis, des exterminateurs, se bornent en général à mettre en relief de façon exclusive un facteur particulier de la Solution finale. Le hiatus entre l'explication ainsi proposée et le phénomène lui-même est évident.

Certains historiens de l'antisémitisme moderne ont mis l'accent sur les causes sociales et politiques de l'antisémitisme nazi, en présentant pour cadre fondamental de leur explication, l'exploitation politique du ressentiment, à motivations sociales au départ, de la petite- et moyenne-bourgeoisie d'Autriche et d'Allemagne²². D'autres insistent sur l'importance des racines idéologiques de l'antisémitisme nazi ; dans ce contexte, la Solution finale apparaît comme l'effet d'un déploiement de théories, d'idées parfois propagées par de petits groupes ésotériques, mais qui s'infiltrèrent progressivement dans des couches sociales de plus en plus larges²³. Il est un autre modèle d'approche encore, qui s'attache essentiellement à la machine bureaucratique et administrative du processus d'extermination²⁴.

Les théories généralisantes, sociologiques ou culturelles, sont le plus souvent liées à l'investigation de phénomènes tels que l'exacerbation du nationalisme contemporain, le retentissement des théories raciales et du néo-darwinisme, le culte de la violence et la philosophie du désespoir ; on en revient à l'explication du fascisme la plus répandue. Ceux qui s'attachent au phénomène bureaucratique font référence, implicite ou explicite, à l'impact tentaculaire de l'organisation et de la technologie dans

22. Voir, entre autres, Paul W. Massing, *Rehearsal for Destruction*, New York, Harper & Bros., 1949 ; G. J. Pulzer, *The Rise of Political Antisemitism in Germany and Austria*, Londres, Wiley, 1964.

23. George L. Mosse, *The Crisis of German Ideology. Intellectual Origins of the Third Reich* (Londres, Weidenfeld and Nicolson, 1966) est un bon exemple de ce mode d'approche — qui semble correspondre à la ligne directrice de Léon Poliakov à travers son extensive *Histoire de l'antisémitisme* (Paris, Calmann-Lévy, 3 vol., 1955-1968).

24. Telle est la démarche de Raul Hilberg, *op. cit.*

la société moderne, tel qu'il se traduit notamment par l'extermination de masse.

Une synthèse est possible ; l'ouvrage de Hannah Arendt sur *Les origines du totalitarisme* représente un effort dans ce sens. Mais à toutes les analyses proposées il manque une dimension : celle de l'irrationnel, du monde des pulsions.

C'est précisément pour jeter la lumière sur la dimension irrationnelle qu'un autre mode d'approche a été envisagé, qui tente d'explicitier les motivations des Nazis et d'identifier les origines pathologiques de leur besoin d'exterminer²⁵. Ce n'est pas le fait de tuer qui est en soi pathologique, mais le mobile de l'acte : l'obsession du danger juif, la large gamme de fantasmes qui a donné lieu à un comportement d'abord d'expulsion puis d'extermination des Juifs. Ce regard sur la pathologie n'exclut pas les autres facteurs ; il établit le lien nécessaire entre des éléments par ailleurs disparates, atténuant le hiatus entre l'explication causale et la saisie immédiate, intuitive de la nature de la Solution finale.

★

Nous voici donc revenus, en d'autres termes, à la convergence de facteurs qui nous semblait caractériser la Solution finale : d'une part le mythique, l'irrationnel, l'archaïque ; de l'autre, les moyens de domination et de destruction modernes. Mais, d'emblée, deux questions se posent :

— Comment le mythe se manifeste-t-il dans ce contexte spécifique ?

— Comment, surtout, saisir le rapport entre le mythique, l'irrationnel et les processus de destruction mis en œuvre par une bureaucratie moderne ?

Une fois que le Juif eut été défini comme l'un des principaux symboles du Mal dans la société contemporaine, les transformations profondes de cette société ont entraîné des changements dans les caractéristiques extérieures de ce symbole mais non dans sa nature même. En un sens, le Juif, contre-idéal de groupe, a assumé

25. Cette orientation de la recherche n'est pas nouvelle ; cf. la série d'ouvrages publiés sous le titre général de « Studies in Prejudice », patronnée par l'American Jewish Committee après la guerre, et « Studies in the Dynamics of Persecution and Extermination », éditée par le Columbus Center d'Angleterre. Ces séries de monographies sont très éclairantes ; mais tout le problème est de parvenir à une synthèse entre la part des motivations irrationnelles de l'extermination et le concours des autres facteurs. Pour une tentative de cet ordre, cf. Saul Friedländer, *L'antisémitisme nazi : histoire d'une psychose collective*, Paris, Seuil, 1971.

la fonction essentielle de catalyseur du Bien et du Mal, du Pur et de l'Impur, de révélateur des devoirs et des interdits sociaux. Les tensions sociales objectives entre les Juifs et leur environnement, à cause de l'autoségrégation des Juifs ou de leur pénétration dans les secteurs les plus sensibles de la compétition sociale, ont renforcé une situation induite par des facteurs indépendants de l'action même des Juifs. De génération en génération, le groupe majoritaire a projeté sur les Juifs certaines de ses craintes. Dans la plupart des cas, ces mécanismes projectifs, d'origine sociale et culturelle, se sont développés de façon relativement bénigne. Chez une minorité cependant, l'attitude anti-juive est devenue un exutoire pour l'expression de désordres émotionnels profonds. Les études d'Ackermann et Jahoda, de Loewenstein, de Gough, d'Adorno et son groupe²⁶, ont permis de conclure à un lien entre antisémitisme extrême et pathologie individuelle. Nous avons, dans un précédent ouvrage, tenté de confirmer ces hypothèses en étudiant la biographie de certains antisémitismes extrêmes ; le caractère pathologique de leurs motivations s'impose²⁷.

Dans les périodes relativement calmes, l'ampleur des obsessions des antisémites extrêmes trouve peu d'écho hors d'un groupe restreint ; mais en temps de crise sociale profonde, quand les intérêts vitaux sont en jeu, les normes et les certitudes menacées ou en voie de désintégration, la régression émotionnelle à laquelle les masses sont en proie de même que le relâchement des mécanismes de contrôle rationnel ouvrent un vaste champ d'influence à une telle minorité. C'est la toile de fond sur laquelle se propagea l'antisémitisme extrême dans la société allemande d'après la Grande Guerre, le terrain propice à l'éclosion des obsessions d'Hitler²⁸. Mais cette analyse très générale, certes éclairante sur

26. Cf. Nathan W. Ackermann - Marie Lazarsfeld-Jahoda, *Antisemitism and Emotional Disorder*, New York, Harper & Bros., 1950 ; Rodolphe Loewenstein, *Psychanalyse de l'antisémitisme*, Paris, PUF, 1952 ; H. G. Gough, « Studies in Social Intolerance », *The Journal of Social Psychology*, 33, 1951 ; Theodore W. Adorno et al., *The Authoritarian Personality*, New York, Norton, 1950.

27. Friedländer, *op. cit.*, pp. 27 sq.

28. Les fondements psychopathologiques de l'antisémitisme de Hitler ont fait l'objet de nombreuses études essayant, pour la plupart, d'interpréter le matériel historique selon diverses conceptions psychanalytiques. Parmi les tentatives les plus récentes, cf. Walter C. Langer, *The Mind of Adolf Hitler. The Secret Wartime Report*, New York, New American Library, 1973 ; Robert G. L. Waite, « Adolf Hitler's Antisemitism », in Benjamin B. Wolman, ed., *The Psychoanalytic Interpretation of History*, New York, Basic Books, 1971 ; Rudolf Binion, « Hitler's Concept of Lebensraum : The Psychological Basis », *History of Childhood Quarterly. The Journal of Psychohistory*, 1 (2), 1973. Pour une évaluation générale de ces études, du point de vue théorique et méthodologique, cf. S. Friedländer, *Histoire et Psychanalyse*, Paris, Seuil, 1975.

le contexte de la montée de l'antisémitisme nazi, ne définit pas cette forme spécifique de haine du Juif, non plus qu'elle n'explique le rapport possible entre pathologie et bureaucratie - - c'est-à-dire : entre les obsessions antisémites d'un groupe dirigeant et leur expression pratique dans le vaste cadre organisationnel de la Solution finale.

Dans le mythe hitlérien du Juif, on retrouve, à des niveaux différents, les deux composantes fondamentales de toute mythologie sur le thème du Juif, depuis le haut Moyen Âge en tout cas : la force maléfique et l'être impur, deux éléments qui semblent aller de pair dans la caractérisation de groupes marginaux parmi les sociétés les plus diverses. Chez Hitler, ces caractéristiques générales apparaissent sous forme concrète à trois niveaux distincts :

Tout d'abord, une conception quasi métaphysique du Juif qui l'érige en principe cosmique du Mal. Cette déviation manifeste de tendances religieuses extrêmes de l'antisémitisme ressort clairement des entretiens de Hitler avec D. Eckart et de certains passages de *Mein Kampf* (... « Si le Juif l'emporte, sa couronne sera la couronne mortuaire de toute l'humanité »)²⁹. C'est à ce niveau, surtout, qu'Hitler intègre les divers récits ayant trait à la volonté des Juifs de dominer le monde : *Les Protocoles des Sages de Sion*, ce texte clef de l'antisémitisme moderne³⁰, dont l'authenticité ne fait pour Hitler aucun doute, permettent de constater et de prévoir les méfaits du « principe » juif du Mal, sur le plan politique. Hitler traduit ce processus de subversion en sorte que le double stéréotype du Juif capitaliste et du Juif révolutionnaire, œuvrant dans le cadre de la même conspiration mondiale, domine la scène : « Quels sont en fait les buts véritables des Juifs ? » demande Hitler dans un discours du 20 avril 1923, et il répond : « Étendre constamment l'influence de leur État invisible pour parvenir à une tyrannie suprême sur le monde entier (*oberste Spitzenlyrannei über die ganze Welt*). Pour réaliser leur domination des peuples, les Juifs doivent agir dans deux directions. L'exercice de leur contrôle économique sur les autres peuples implique, au préalable, qu'ils les soumettent à leur emprise dans le domaine de la politique et

29. A ce niveau, le nazisme apparaît non seulement comme une transformation de l'antisémitisme chrétien, c'est-à-dire : une mutation de l'« orthodoxie » chrétienne, mais aussi comme une version moderne d'hérésies manichéennes ou même de conceptions religieuses plus anciennes décrivant le combat entre un principe du Mal et un principe du Bien pour le contrôle de l'univers.

30. Sur l'origine, la diffusion et l'influence des *Protocoles*..., cf. Norman Cohn, *Warrant for Genocide. The Myth of the Jewish World Conspiracy*, Londres, Eyre & Spottiswoode, 1967. (Trad. fr. : *Histoire d'un mythe. La « conspiration » juive et les Protocoles des Sages de Sion*, Paris, Gallimard, 1967.

au niveau des mœurs. Sur le plan politique, les Juifs diffusent les principes de la démocratie et les théories marxistes qui transforment le prolétaire en terroriste dans les affaires intérieures et en pacifiste dans les affaires extérieures. Sur le plan des mœurs, le Juif détient les bases de la religion et de la morale. Quiconque veut constater ces faits le peut. Quant à celui qui s'y refuse, rien ne pourra le sauver... »³¹

Des preuves de cette action universelle des Juifs apparaîtront également au niveau suivant, auquel nous retrouvons une version extrémiste de la classique théorie des races : dressés contre les races génératrices de culture, les Juifs forment une race culturellement destructrice qui, au cours de l'histoire, s'est efforcée d'anéantir les efforts créateurs des races supérieures. Et maintenant, par le biais de la pollution raciale, de l'internationalisme, de la démocratie (le marxisme) et du pacifisme, ils visent à la domination mondiale.

Enfin — et c'est là peut-être l'aspect le plus important du mythe —, les Nazis considèrent le Juif comme un bacille, éventuel foyer d'une infection fatale. Cette approche bactériologique ne doit pas être confondue avec l'approche purement raciale. Mais, que la première ne s'intègre pas dans le contexte idéologique explicite ne diminue en rien son importance ; au contraire. C'est avant tout à travers l'expression spontanée que se révèle cette image du Juif, mais aussi dans les pratiques et les rites d'extermination. Par son analyse de l'image du Juif comme parasite, Alex Bein démontre que dans la version nazie, parasite et bacille étaient synonymes et que cette approche microbiologique diffère de la thématique raciale ; il cite Rosenberg et Schickedanz pour indiquer le clivage entre une vision des races réparties en inférieures et supérieures et la conception du Juif comme anti-race³².

Lors de son discours prononcé le 4 octobre 1943, à l'occasion d'une réunion de chefs militaires S.S., Himmler parle des Russes en référence à un contexte racial et des Juifs en référence à un contexte bactériologique. S'il avait développé la métaphore raciale, il aurait assimilé les Russes à une race inférieure et les Juifs à une race destructrice. Mais Himmler a eu recours à la métaphore de la bactérie. Les Russes étant semblables à des animaux, la mort qui frappa des dizaines de femmes russes tandis qu'elles creusaient des tranchées anti-tank pour la Wehrmacht n'avait guère d'importance, s'il s'agissait de sauver des vies allemandes. Toutefois, puisque les Nazis ne se montraient pas

31. Ernst Boepfle, *Adolf Hitlers Reden*, Munich, 1933, p. 57.

32. Alex Bein, « The Jewish Parasite », *Yearbook of the Leo Baeck Institute*, Londres, 1964, pp. 21 sq.

cruels avec les bêtes, ils ne le seraient pas -- sauf nécessité — à l'égard de ces bêtes humaines (*Menschenlieden*) qu'étaient les Russes. Mais les Juifs étaient des bacilles à éliminer à tout prix et cela, précisait Himmler, de telle façon que ceux qui seraient engagés dans cette tâche ne soient pas contaminés : « Nous ne voulons pas, dans le processus d'élimination d'un bacille, être contaminés, tomber malades et mourir aussi. »³³

Comment la distinction entre les trois niveaux du mythe permet-elle donc d'insérer la dimension pathologique dans le contexte de la politique d'extermination nazie et, plus précisément, d'établir un lien entre la pathologie d'un groupe restreint et la parfaite mise en œuvre du dessein meurtrier de ce petit nombre par l'immense machine bureaucratique ? L'argument de l'allégeance aveugle n'est pas une réponse suffisante ; aussi d'autres aspects doivent-ils être considérés.

Le charisme de Hitler a, sans conteste, beaucoup contribué à l'emprise et à la propagation de ses fantasmes anti-juifs. Mais, bien plus encore, c'est la tendance constante du national-socialisme à éliminer toute distinction entre le plan du symbole et celui de la réalité qui facilite, par définition même, la pénétration constante du fantasme dans l'évaluation de faits réels³⁴. Enfin, d'un point de vue limité, l'idéologie raciste — et son cadre de références historiques -- facilita la mise en relation entre l'image microbienne du Juif et la conception raciste générale. Ce qui dans la thèse bactériologique était réalité, devenait métaphore dans la théorie raciale. De cette façon, l'élément microbien dans le mythe nazi du Juif fut le facteur déclenchant de cet irréductible besoin d'exclure d'abord sa personne physique, de l'exterminer ensuite.

Adaptée à la mentalité de la petite- et de la moyenne-bourgeoisie de l'époque, l'idéologie raciale servit de cadre de référence. C'est sur ses critères que furent rationalisées les directives données au corps des fonctionnaires chargés de mettre au point les détails de la Solution finale. Mais cette idéologie était en fait trop nébuleuse pour jouer le rôle de premier moteur ; elle ne peut qu'avoir servi

33. Document de Nuremberg PS-1919.

34. Ce point a été démontré de façon convaincante par la communication d'Uriel Tal, « Pre-Holocaust Structures of Political Ideology and Myths in Nazi Germany », à la conférence : « The Holocaust—A Generation after » tenue à New York en mars 1975. La confusion entre le plan du symbole et le réel se trouvait d'ailleurs facilitée et accentuée par la déformation et la transformation du langage : les Nazis modifiaient le sens usuel des mots, créant ainsi une zone d'ambiguïté croissante. Sur l'ensemble de ce sujet, cf. Victor Klemperer, *Notizbuch eines Philologen*, Berlin, 1949 ; concernant la transformation du langage courant, dans le rapport aux Juifs, cf. Nachman Blumenthal, « On the Nazi Vocabulary », *Yad Vashem Studies*, Jérusalem, Yad Vashem, I, 1957.

de courroie de transmission entre une tendance meurtrière de nature pathologique et l'organisation bureaucratique et technique de l'extermination³⁵.

Si, pour se traduire sur le plan bureaucratique, l'obsession du microbe chez les « vrais croyants » requérait une rationalisation à thème raciste, cette rationalisation s'inscrivait elle-même dans une synthèse plus large dont les autres composantes étaient les courants néo-romantiques et anti-libéraux ainsi que l'anti-marxisme. Mais certaines des composantes de cette synthèse idéologique ne correspondaient elles-mêmes qu'à des modalités particulières d'expression, propres au nazisme, de courants idéologiques plus vastes auxquels adhéraient les petites- et moyennes-bourgeoisies européennes. L'idéologie se révèle ainsi être un lien entre l'attitude anti-juive des Nazis et le comportement des témoins, c'est-à-dire de la société occidentale.

III

Le lien structural entre le comportement des exterminateurs et celui des témoins dans le contexte de la destruction du judaïsme européen est évident : il n'a pas fallu plus de trois ans pour exterminer six millions de Juifs européens. Le processus a surgi

35. La brève analyse du mythe hitlérien du Juif que nous avons présentée ainsi que la mise en relation que nous avons effectuée entre l'obsession du Führer et l'action de la bureaucratie ont éludé l'une et l'autre les problèmes d'élaboration diachronique, par manque de données précises. Ainsi l'on connaît aujourd'hui dans le détail l'évolution des conceptions politiques générales de Hitler au début des années vingt (cf. Albrecht Tyrell, *Vom « Trommler » zum « Führer ». Der Wandel von Hitlers Selbstverständnis zwischen 1919 und 1924 und die Entwicklung der NSDAP*, Munich, Eugen Fink, 1975.), mais l'on ne sait rien de précis sur l'évolution de ses fantasmes concernant le Juif : se cristallisèrent-ils dès la période viennoise, au lendemain de la guerre, ou plus tard, au début des années vingt ? Aucun indice ne permet de le préciser.

Par ailleurs, il est impossible de se prononcer sur la date à laquelle Hitler conçut l'idée d'exterminer les Juifs. Il semble évident que, de la prise du pouvoir jusqu'en 1938, en tout cas, les Nazis hésitèrent sur les voies à suivre (cf. Karl A. Schleunes, *The Twisted Road to Auschwitz. Nazi Policy toward German Jews 1933-1939*, Urbana, Ill., University of Illinois Press, 1970), tout en poussant les Juifs à émigrer et en infligeant une ségrégation de plus en plus marquée à ceux qui demeuraient au sein du Reich. D'ailleurs, Hitler lui-même ne semble pas s'être consacré *activement* à l'élaboration des mesures anti-juives pendant cette période. C'est à la fin de novembre 1938 que le *Schwarze Korps* (organe des S. S.) laisse entrevoir l'éventualité d'une extermination physique des Juifs restés en Allemagne (article du 24 novembre 1938). Dès le début de la guerre, la mise en œuvre de l'euthanasie ainsi que la concentration des Juifs de Pologne semblent indiquer que la possibilité de l'extermination, même si elle n'est pas encore choisie, se précise néanmoins. L'ordre définitif est donné, pense-t-on, en mars 1941, au moment où est édicté le décret sur les commissaires (*Kommissarbefehl*), en prévision de l'invasion de l'Union soviétique.

et s'est développé sans entraves ; cela explique qu'il ait atteint de telles proportions en si peu de temps. Toute contreforce notable — se fût-il agi d'un vaste effort pour cacher des Juifs, de protestations réitérées ou d'une intervention d'au-delà des frontières de l'Europe occupée — aurait freiné le processus³⁶. L'absence, donc, de contreforces d'envergure suffisante, autrement dit, la passivité des témoins est cela même qui établit une relation entre leur comportement et celui des exterminateurs, pour différentes que fussent les motivations respectives et la part de culpabilité. La question est de savoir où réside la cause d'une telle passivité.

La « banalité du mal » ne suffit pas à expliquer la puissance de l'élan meurtrier des Nazis contre les Juifs. Ainsi que nous avons essayé de le démontrer, il n'est ici de réponse sans référence à la pathologie. Quant à la passivité des témoins, elle relève du comportement le plus banal — égoïsme individuel ou collectif, choix pseudo-idéologiques ou antisémitisme traditionnel. Cependant, même à ce niveau de « banalité », cette passivité — pour ne pas parler de la collaboration avec les Nazis — fut toujours l'effet d'un choix qui reléguait la survie juive après toute autre considération. Cela dit, la question demeure ouverte : au-delà de ces remarques de simple bon sens, l'historien peut-il trouver à la passivité des témoins des causes plus fondamentales ?

Divers schèmes explicatifs pourraient nous aider à comprendre cette attitude : l'indifférence générale de la société moderne à l'extermination de masse, surtout en temps de guerre ; les différentes réactions de l'opinion publique selon les influences auxquelles elle est soumise : direction spirituelle (religieuse) ou collaboration d'État ; les divers niveaux d'intégration des Juifs dans l'environnement social ; la cohésion interne des sociétés, etc.

Suggérons une approche qui souligne le rapport entre le comportement des témoins et certaines attitudes des victimes, en Europe occidentale et centrale. (En Europe de l'Est, l'anti-

36. Mais, d'emblée, se pose la question : que savait-on de l'extermination des Juifs ? La réponse ne peut qu'être partielle. En Allemagne même, de larges cercles « savaient » à partir de 1942-43 (cf. S. F., *Kurt Gerstein ou L'ambiguïté du Bien*, Paris, Casterman, 1967) ; les gouvernements alliés et neutres, ainsi que le Vatican furent informés dès l'été 1942 (cf. Arthur D. Morse, *While Six Million Died*, New York, 1968, et S. F., *Pie XII et le III^e Reich*, Paris, Seuil, 1964) ; l'opinion britannique était tenue au courant par la presse, et cela de manière étonnamment précise et détaillée (cf. Andrew Scharf, « The British Press and the Holocaust », *Yad Vashem Studies on the European Jewish Catastrophe and Resistance*, Jérusalem, Yad Vashem, V, 1963, p. 190). Au sein des pays occupés : en Europe orientale nombreux furent les témoins oculaires des événements et l'on sait que la rumeur se répandit ; en Europe occidentale, l'ignorance des faits précis semble avoir été considérable — l'on savait toutefois que le sort des Juifs déportés était terrible.

sémitisme traditionnel — avec des nuances, certes — est en soi une réponse suffisante.)

Les principes anti-libéraux des Nazis s'inscrivaient — nous l'avons dit — dans un courant beaucoup plus vaste touchant, au-delà des mouvements fascistes, une fraction importante de la petite- et de la moyenne-bourgeoisie. Or cet état d'esprit a précisément contribué, d'une part, à priver le Juif de toute forme de protection jusqu'alors accessible, à l'isoler totalement, à faire de lui un « outsider » au plein sens du terme ; de l'autre, à façonner l'image du Nazi en « insider ». Tendances dont la convergence favorisa la passivité des spectateurs, du moins dans la période pendant laquelle une contre-action aurait pu être décisive, c'est-à-dire jusqu'au milieu de la guerre. Ensuite, quand l'Europe eut connu les vagues de déportation les plus importantes et que la machine à exterminer fonctionnait à plein rendement, il était trop tard.

L'émancipation des Juifs avait signifié, avant tout, leur insertion dans le cadre juridique des États européens, en tant que citoyens égaux devant la loi. Mais elle n'avait pas signifié, sauf en de rares cas, qu'ils fussent acceptés sans discrimination par la société de ces États. La montée de l'antisémitisme en Occident dans la seconde moitié du XIX^e siècle a créé un clivage de plus en plus manifeste entre le statut légal des Juifs, citoyens parmi d'autres, et leur statut réel au sein de la société ambiante. A travers ses différentes modalités, le courant anti-libéral de l'époque en fut la cause directe. Le rejet croissant des valeurs legalistes et universalistes du libéralisme traditionnel allait de pair avec une disposition croissante à annuler l'égalité en droits des Juifs. La distinction, introduite par Maurras, entre « pays légal » et « pays réel » ne demeura pas l'apanage de *L'Action française* et représente l'un des thèmes clefs du problème en Europe occidentale (sur le continent, du moins). Certains historiens répliqueront qu'il s'agit là d'une explication *a posteriori* et qu'en réalité, la symbiose entre les Juifs et leur environnement — en Allemagne, par exemple — ne comporta aucune ambiguïté jusqu'au lendemain de la Grande Guerre. Or les sources abondent, attestant que cette symbiose était illusoire : une illusion juive. « La société, confrontée à l'égalité politique, économique et juridique des Juifs, montra on ne saurait plus clairement qu'aucune de ses classes n'était préparée à lui accorder l'égalité politique et que seules certaines personnalités issues du peuple juif seraient reçues à titre exceptionnel », écrit H. Arendt³⁷.

37. H. Arendt, *op. cit.*, p. 56. Il nous paraît inutile d'accumuler les documents pour démontrer cette thèse, d'autant que la véritable preuve réside, *a posteriori*,

Alliée au mépris des principes démocratiques et universels, la réticence profonde de la majorité de la société occidentale à l'égard des Juifs explique que l'exclusion de ceux-ci fut acceptée et même encouragée (du moins ne souleva-t-elle pas d'opposition militante). Ce processus, certes accéléré par les Nazis dès 1933, se développa de façon quasi-indépendante sous l'effet surtout d'une impulsion endogène.

Quand Rothmund, le chef de la Police suisse, donna aux Allemands, en 1938, l'idée d'imprimer la lettre « J » sur le passeport des Juifs d'Allemagne et d'Autriche, il suggérait par là, implicitement, de supprimer les droits légaux des Juifs dans le monde occidental³⁸. Quelques mois auparavant, la conférence d'Evian avait prouvé qu'aucun gouvernement ne voulait accepter d'immigrants juifs : « Personne n'en veut », titrait le *Völkischer Beobachter* du 13 juillet 1938³⁹. En novembre de la même année, Georges Rublee, directeur du comité intergouvernemental établi par la conférence d'Évian, écrit au Département d'État : « ... depuis la conférence d'Évian, les portes se sont, partout ailleurs [qu'aux États-Unis et en Grande-Bretagne], systématiquement fermées aux émigrants [...] J'ai examiné les possibilités d'immigration avec les représentants des républiques latino-américaines, les commissaires des dominions britanniques et les porte-parole des empires coloniaux. Je n'ai eu que des réponses négatives. Chaque semaine voit entrer en vigueur de nouvelles lois et de nouveaux décrets qui rendent la situation des émigrants plus difficile [...] A quelques rares exceptions près, qui ne méritent pas d'être prises en considération, il n'y a pas de nouveaux pays d'accueil ouverts aux réfugiés. A preuve, les négociations qui ont eu lieu ont conduit la semaine dernière le ministre britannique des Colonies à déclarer que l'Empire était à même de recevoir vingt-cinq

.....

dans le comportement de la société européenne pendant la guerre. L'ascension de tel ou tel Juif aux sommets du pouvoir politique le fait entrer dans la catégorie des exceptions reconnues, à moins qu'il n'ait une valeur purement fonctionnelle sans pour autant que change l'attitude de base — bien au contraire. Le cas de Léon Blum est typique de ce point de vue. Pour encore illustrer notre proposition, voir ce compte rendu fort élogieux dans lequel André Gide loue la sincérité, le rejet des formules polies dans le livre de Louis-Ferdinand Céline, *Bagatelles pour un massacre* : A. G., « Les Juifs, Céline et Maritain », *Nouvelle Revue française*, I, janv.-juin 1938.

38. Sur l'ensemble de cette question, cf. le rapport écrit de Carl Ludwig, *La politique pratiquée par la Suisse à l'égard des réfugiés au cours des années 1933 à 1945*, Berne, 1958.

39. Cité par Eliahu Ben-Elissar, *La diplomatie du III^e Reich et les Juifs*, Paris, Julliard, 1969, p. 251.

colons du Kenya. Leurs familles pourraient éventuellement être autorisées à les y rejoindre à une date ultérieure... »⁴⁰

Les passagers du *Saint-Louis*, errant à travers l'Atlantique au printemps 1939⁴¹, devinrent les symboles de la nouvelle situation juive — comme devaient l'être plus tard ceux du *Patria*, qui virent les rives de la Palestine et puis sombrèrent⁴².

Ce fut bien le ministre des Affaires étrangères Georges Bonnet qui, au cours d'un entretien avec Ribbentrop à la fin 38, mentionna la possibilité d'embarquer des milliers de Juifs pour Madagascar⁴³.

Quand le gouvernement de Vichy promulgua les lois anti-juives, il le fit de sa propre initiative — plutôt que sous la pression nazie. De son propre chef, il palliait ainsi l'écart entre « pays légal » et « pays réel »⁴⁴. Et quand Léon Bérard, l'ambassadeur de ce gouvernement auprès du Vatican, s'enquit des réactions du Saint-Siège à l'entrée en vigueur de décrets qui, de toute évidence, avaient laissé celui-ci impassible, Bérard se vit encouragé à abolir une égalité en droits jugée offensante pour la société chrétienne⁴⁵.

Citons enfin la lettre adressée en janvier 1944 par M^{gr} Adolf Bertram, archevêque de Breslau, au ministre de l'Intérieur du Reich. Les évêques allemands venaient d'apprendre que les mesures jusqu'alors réservées aux Juifs comme tels seraient désormais appliquées aussi aux Chrétiens « de race mêlée » (*Mischlinge*). Et Bertram d'ajouter, après avoir évoqué les décrets qui avaient déjà frappé les individus d'origine mixte : « Toutes ces mesures ne visent qu'à la ségrégation, et derrière se profile la menace d'extermination. » Les catholiques allemands seraient « profondément indignés », poursuit l'archevêque, « si les Chrétiens devaient maintenant subir un sort semblable à celui des Juifs »⁴⁶.

40. *Ibid.*, p. 363.

41. Morse, *op. cit.*, pp. 270 sq.

42. Le naufrage du *Patria* fut la conséquence directe du refus britannique d'ouvrir les portes de la Palestine aux réfugiés juifs même en pleine guerre. Plus tard, le gouvernement britannique devait rejeter la fameuse proposition d'échanger des Juifs hongrois contre des camions... Jusqu'à l'heure actuelle, cependant, bien des aspects de la politique britannique face aux persécutions nazies et à l'extermination des Juifs demeurent cachés. Il paraîtrait, de source allemande, qu'en 1937, Hitler aurait proposé aux Anglais d'envoyer tous les Juifs d'Allemagne en Palestine et se serait heurté à une fin de non-recevoir. Voir à ce sujet : *Heeresadjutant bei Hitler 1938-1943: Aufzeichnungen des Majors Engel*, herausgegeben und kommentiert von Hildegard von Kotze, Stuttgart, Deutsche Verlagsanstalt, 1974, pp. 65-95.

43. Note de Ribbentrop, 9.12.1938, *Documents on German Foreign Policy*, ser. D, vol. IV, Washington, US Government Printing Office, 1938, pp. 481-482.

44. Hilberg, *op. cit.*, pp. 393 sq.

45. S. F., *Pius XII and the Third Reich*, New York, 1966, pp. 92 sq.

46. Guenter Lewy, *The Catholic Church and Nazi Germany*, Londres, Weidenfeld and Nicolson, 1964, pp. 290-293. On sait que non seulement le Vatican ne protesta

Nous avons, ailleurs⁴⁷, évoqué l'ambiguïté de cette phrase qui, en fait, n'en comporte aucune : les Juifs qui décidaient de rester juifs n'étaient protégés par aucune loi ; rien n'empêchait qu'ils fussent exterminés.

En rendant compte de l'attitude de la société occidentale à l'égard des Juifs, nous n'avons fait mention ni des actes de courage et de dévouement, ni de certaines protestations publiques, ni des manifestations de solidarité. Notre propos est, en effet, d'esquisser les principaux traits d'une tendance générale. De la même façon, les remarques qui suivent, concernant l'attitude des Européens à l'égard du national-socialisme, visent à souligner une tendance et non pas à donner une analyse des multiples facettes d'une situation historique très complexe. Dans cette ligne, donc, il apparaît que le comportement de la majorité de la société occidentale à l'égard des Juifs fut lié à la même crise intérieure qui motiva l'attitude de ces groupes face au nazisme.

A travers sa propagande comme dans son expression spontanée, le national-socialisme se présentait comme l'émanation des véritables valeurs de la culture occidentale et était perçu comme tel par nombre d'Européens. Nous avons déjà mentionné les causes de cette acceptation tacite ou explicite du nazisme comme partie intégrante de l'Occident : l'adhésion des larges couches de la petite- et moyenne-bourgeoisie au courant anti-libéral et, surtout, leur aversion à l'encontre du marxisme, c'est-à-dire : du bolchevisme.

Il n'est nul besoin, sur ce point, d'une démonstration élaborée. Évoquons seulement la multitude de justifications idéologiques de la politique d'apaisement ; l'admiration tacite ou explicite que suscita, par maints aspects, la révolution national-socialiste — et cela, pas seulement parmi les fascistes européens ni dans les rangs de la droite traditionnelle. Les soi-disant libéraux et même certains groupes considérés comme de tendance gauche n'étaient pas exempts de tentations de cet ordre. Ces prises de parti se révélèrent au grand jour. Jusqu'au milieu de la guerre, le Reich fut considéré par beaucoup comme un partenaire acceptable ;

jamais ouvertement contre l'extermination des Juifs dont le Pape Pie XII était informé depuis l'été 1942, mais, selon tous les documents accessibles, il ne s'adressa jamais officiellement aux Allemands à ce sujet. Signalons, dans le même ordre d'idées, que le sort des Juifs ne fut presque pas mentionné dans les délibérations des milieux de la résistance organisée en Allemagne et quasiment jamais dans les documents et les appels préparés par ces divers groupes.

47. S. F., *Kurt Gerstein: The Ambiguity of Good*, New York, 1969, p. 148.

le désir d'« ordre nouveau » n'était pas l'apanage d'une minorité de collaborateurs extrêmes ; c'est plutôt la collaboration qui était acceptée, sinon recherchée, par d'importants secteurs de la société des pays de l'Europe occupée ou neutre⁴⁸.

En ce qui concerne la France, on distingue souvent entre la « collaboration d'État », imposée par une sorte de raison d'État, et le « collaborationnisme », d'origine émotionnelle⁴⁹. Or, la collaboration d'État a masqué une grande part de « collaborationnisme » qui n'osait pas dire son nom et parmi tous ceux qui se tinrent à l'écart ou se déclarèrent favorables à une victoire des Alliés anglo-saxons, bon nombre vouèrent, jusqu'en 1943, une admiration furtive au Reich, champion des vraies valeurs de la civilisation occidentale dans son combat contre le bolchevisme. En Suisse romande, l'Union soviétique a suscité dans l'opinion publique plus de haine et de crainte que le Reich allemand⁵⁰. Concernant le Vatican, la preuve d'une évolution semblable n'est plus à faire.

C'est en 1943 seulement que l'opinion publique européenne à l'égard du Reich changea fondamentalement. On peut en déduire que la révolte plus ou moins explicite des classes moyennes contre la tradition libérale a contribué à l'isolement des Juifs et que cette même révolte, de pair avec un anti-bolchevisme extrême, a favorisé l'acceptation tacite de bien des traits du national-socialisme jusqu'au milieu de la guerre.

Ainsi, tandis que les Juifs, perdant leur statut légal, étaient en train de devenir des « outsiders » dans leur rapport au monde occidental, les Nazis continuaient à apparaître aux yeux de beaucoup (surtout après qu'ils eurent engagé la bataille contre l'Union soviétique) comme d'authentiques détenteurs des valeurs occidentales : de vrais « insiders » — bien qu'étant des ennemis formels. Or, aider l'« outsider » contre l'« insider » requiert une forte motivation et pour cette seule raison déjà, les Juifs n'avaient aucune chance de se voir prêter grand secours avant que pour tant d'entre eux, il ne fût trop tard.

48. Robert O. Paxton, *Vichy France: Old Guard and New Order, 1940-1944*, New York, 1972. (Trad. fr. : *La France de Vichy: 1940-1944*, Paris, Seuil, 1973.)

49. A propos de cette distinction, cf. Stanley Hoffmann, *In Search of France*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1967. (Trad. fr. : *Sur la France*, Paris, Seuil, 2^e éd. 1976.)

50. Jacques Meurant, « La presse et l'opinion de la Suisse romande face à la guerre européenne et à ses répercussions en Suisse », thèse de doctorat ronéo., Genève, 1974.

IV

Vouloir évoquer le comportement des victimes dans la période qui nous occupe, c'est s'attacher à la part non écrite de cette terrible histoire que peu de spécialistes se risqueraient à coucher sur papier. Aucun schème directif, aucune conception générale même n'a été proposée pour aborder l'histoire de la vie et de la mort des Juifs d'Europe pendant la période qui nous concerne — récit qu'il ne faudrait pas commencer en 1939 ni même en 1933, mais avec la Première Guerre mondiale. Nous aborderons ici la question de notre point de vue particulier.

Après avoir tenté de formuler quelques hypothèses sur le comportement des exterminateurs, celui des témoins et sur la relation entre les deux, nous observerons maintenant les victimes et poserons la question de savoir si certains traits du comportement des Juifs ont facilité le travail des exterminateurs ou leur ont, au contraire, créé des difficultés. L'attitude des Juifs a-t-elle un tant soit peu contribué à la passivité des témoins ?

Ainsi posée, la question renvoie, de prime abord, au comportement des Juifs pendant la guerre et, plus précisément, à celui de leur leadership : les Conseils juifs dans l'Europe occupée. Nous ne nous étendrons pas, cependant, sur ce thème — qui, certes, demeure l'objet d'une violente polémique — et référerons à l'étude d'Isaiah Trunk⁵¹ qui suscita ce commentaire de Raul Hilberg : « Il faut mettre l'accent sur le fait que les Conseils juifs *n'étaient pas* de leur plein gré les complices des Allemands. Ils n'en furent pas moins, dans la superstructure allemande, les principaux artisans. Même quand leurs activités étaient bénignes, consistant à loger les réfugiés ou à améliorer les conditions sanitaires, par exemple, ils contribuaient parfois au dessein global et aux objectifs ultimes de leurs intendants allemands. L'institution même d'un ghetto organisé fut, somme toute, un maillon essentiel dans la chaîne de la destruction. En organisant cet ordre et en le préservant, les Conseils servaient inévitablement l'ennemi. »⁵²

Il nous semble nécessaire de distinguer ici entre les données objectives de la situation et ses aspects subjectifs, entre la sphère des intentions et le monde des réalisations. Si, objectivement, les

51. Isaiah Trunk, *Judenrat: The Jewish Councils in Eastern Europe under the Nazi Occupation*, New York, Macmillan, 1972.

52. Raul Hilberg, « The Ghetto as a Form of Government : An Analysis of Isaiah Trunk's *Judenrat* », communication à la conférence sur l'Holocauste, New York, mars 1975.

Conseils juifs ont dans bien des cas facilité la tâche des Nazis, subjectivement les intentions de leur leadership visaient à l'extrême opposé⁵³.

Pour qui cherche à cerner la part de responsabilité des Juifs dans leur propre extermination, l'attitude des Juifs d'Europe dans l'entre-deux-guerres est tout aussi significative que celle du leadership juif pendant la guerre. A ce niveau, deux questions surgissent : (a) Comment expliquer que les Juifs furent inconscients de l'évolution de la situation et que des dizaines de milliers de personnes qui auraient certainement pu quitter l'Europe à temps, y demeurèrent jusqu'à ce qu'il fût trop tard ? (b) Quelle est la signification historique d'un certain type d'activités juives qui, certes, ne pouvaient infléchir l'attitude des antisémites extrêmes mais ne firent qu'intensifier l'antisémitisme diffus de ceux qui allaient devenir les témoins de l'extermination ?

On sait aujourd'hui l'inconscience des Juifs concernant la menace qui se profilait dès les années trente. On peut alléguer qu'il n'existait aucun moyen de prévoir l'exact déroulement d'un processus aussi unique. Mais un sens de l'imminence du danger, dès la prise du pouvoir par Hitler, eût pu se développer parmi les Juifs. Or, la plupart ne surent comprendre que le temps des changements radicaux était arrivé.

Il faut distinguer, me semble-t-il, entre l'attitude des masses juives d'Europe orientale, dont une partie au moins continuait à vivre à l'ombre des murailles de la Loi, sans trop se préoccuper des événements qui secouaient le monde des Gentils, et celle des Juifs plus ou moins engagés dans la voie de l'assimilation. Les communautés traditionnelles jugeaient les événements selon les critères traditionnels et s'apprêtaient, au pire des cas, à affronter

53. C'est l'absence de distinction entre les intentions subjectives du leadership juif dans l'Europe occupée et les résultats objectifs de son comportement et de ses actes, qui rend inacceptable l'analyse de Hannah Arendt. Cf. H. A., *Eichmann in Jerusalem. A Report on the Banality of Evil*, New York, Viking Press, 1964. (Trad. fr. : *Eichmann à Jérusalem. Rapport sur la banalité du mal*, Paris, Gallimard, 1966.) On ne peut oublier, par ailleurs, que le débat porte en définitive sur un problème marginal et que la situation devint telle dans les ghettos, que les Conseils n'y tinrent plus qu'un rôle insignifiant. Ainsi, le 22 septembre 1942, Emmanuel Ringelblum notait dans son journal : « Les Juifs affamés, désespérés, apathiques, au point que des milliers se portaient volontaires pour la déportation pour une tranche de pain (il y eut un jour où ils furent renvoyés ; il n'y avait pas assez de wagons pour 'charger la marchandise' ; plus tard, la prime de pain pour les volontaires fut élevée à 3 kilos, pour en attirer davantage... » (E. Ringelblum, *Chronique du Ghetto de Varsovie*, Paris, Laffont, 1959, p. 339.)

de nouvelles mesures vexatoires, peut-être des pogroms⁵⁴. Bien plus complexe fut l'attitude des Juifs « éclairés » d'Europe centrale et occidentale. De récentes recherches révèlent la force des préjugés parmi les divers groupes juifs, en Allemagne même⁵⁵ ; la tournure que prenait la situation était dissimulée derrière des schèmes préconçus. Les divers types d'erreurs s'expliquent, d'ailleurs, par des motivations sous-jacentes d'une déplorable simplicité.

Nombre de Juifs allemands, de Juifs européens en général, se refusaient à constater l'échec de l'assimilation-symbiose, la vanité de leurs espoirs et de leurs efforts. Ils n'étaient pas disposés à jeter un regard critique sur le passé ni à reconnaître que leur statut légal ne correspondait pas à leur statut réel. Abandonner leurs illusions les aurait réduits à en venir aux conclusions les plus pénibles. Pas seulement sur le plan abstrait, mais concernant la véritable nature de leur judéité et à propos même de l'existence physique des Juifs en Europe. Cela eût impliqué jusqu'à des décisions bouleversant le cours de leur vie quotidienne ; des conclusions que beaucoup n'avaient pas le courage de tirer et qui eussent signifié : se couper de racines considérées comme puissantes et réelles, s'engager dans une nouvelle voie — déplaisante pour la plupart —, celle de l'expatriation, quelle que fût leur destination géographique.

Qui plus est, les Juifs se voyaient membres à part entière de la société occidentale et adoptaient ses critères de perception et de jugement. Aussi leur était-il difficile de tirer, quant au national-socialisme, des conclusions non partagées par les couches les plus influentes de la société occidentale. Que les Juifs d'Europe réagirent avec véhémence aux mesures des Nazis est un fait ; mais beaucoup d'entre eux étaient intimement convaincus, comme

54. « Dans la foule des anecdotes significatives concernant la vie des juifs de Pologne avant et au début de la guerre », écrit Arnold Mandel, « on rapporte ce qui suit :

» Un groupe de juifs pieux, en costume traditionnel, voyageant dans un compartiment de chemin de fer, non loin de la frontière allemande, commentaient avec vivacité les événements en cours : ' Hitler a juré notre perte ; nous vivons les derniers jours de la paix ; notre train parcourt un espace qui sera bientôt zone d'opérations. La chevauchée amalécite va s'ébranler d'un moment à l'autre '. Alors un voyageur étranger interpelle le cénacle des dévots loquaces : ' Et que comptez-vous donc faire avec tout cela pour vous préserver ? Comment réagirez-vous ? ' Et les compagnons de rire : ' Regardez-moi ça, l'oncle croit que nous ne faisons rien, que nous restons les bras croisés ! Mais apprenez, brave homme, que nous sommes bien résolus à nous défendre, que d'ores et déjà nous agissons et résistons tant et plus : *nous récitons des Psaumes !* ' » (A. Mandel, *La voie du hassidisme*, Paris, Calmann-Lévy, 1963, p. 73.)

55. Abraham Margalioth, « The Political Reaction of German-Jewish Organizations and Institutions to the Anti-Jewish Policy of the National-Socialists, 1933-1935 », thèse de doctorat ronéo., Jérusalem, 1971.

bien d'autres Européens, que les Nazis - membres de la société occidentale, après tout - s'« installeraient »⁵⁶. Entre 1933 et 1938, le taux d'émigration de l'Allemagne fut relativement faible⁵⁷.

Deux modes d'appréhension de leur environnement, typiques des Juifs, les rendaient imperméables à la véritable évolution de la situation. Le plus fréquemment, une tendance au pragmatisme à courte vue, le désir de réussite individuelle et l'apolitisme, leur inattention aux divers changements qui se produisaient sur la scène politique comme aux signes avant-coureurs de l'orage ; d'un autre côté, l'aspiration d'une minorité à mettre fin à ses propres problèmes en résolvant les problèmes généraux de l'humanité. Le refus de reconnaître la spécificité de la situation juive, l'intense désir de croire qu'une telle spécificité n'existait pas, développa parmi les Juifs de ce second type une vision du monde exempte de nuances et d'ambiguïtés qui masquait la complexité des développements politiques et sociaux par la simplicité *a priori* des constructions théoriques et dans le cadre très global d'un idéal d'universalisme absolu⁵⁸.

L'incapacité de percevoir l'évolution de la situation est une facette de la situation juive ; mais il y en a une autre encore. Il s'agit d'une certaine forme de participation juive aux grands

56. Ce genre d'attitude aboutit parfois à des prises de position particulièrement grotesques. C'est ainsi que le « Reichsbund jüdischer Frontsoldaten », qui comprenait environ 30 000 combattants juifs de la Grande Guerre, affirma en octobre 1933 son attachement au nouveau régime de l'Allemagne et son identification avec la lutte entreprise par le national-socialisme pour l'espace vital et l'honneur allemands... En 1934 encore, Hans-Joachim Schoeps, l'un des chefs du Reichsbund, exprimait son affinité avec certaines grandes options du nazisme. Sur l'ensemble de ce problème, cf. George Mosse, « The Influence of the Volkisch Idea on German Jewry », in *Germans and Jews*, New York, Howard Fertig, 1970 ; surtout pp. 105 sq.

57. Cent cinquante mille Juifs allemands sur environ 600 000 émigrèrent entre 1933 et 1938 et 100 000 à 150 000 entre novembre 1938 et le début de la guerre. Cf. Werner Rosenstock, « Exodus 1933-1939. A Survey of Jewish Emigration from Germany », *Yearbook of the Leo Baeck Institute*, Londres, East and West Library, I, 1956, pp. 373 sq.

58. Ainsi, en 1917, Rosa Luxemburg écrit à Mathilde Wurm : « Où veux-tu en venir avec les souffrances particulières des Juifs ? Pour moi, les malheureuses victimes des plantations d'hévéas dans la région de Putumayo, les nègres d'Afrique dont les Européens se renvoient le corps comme on joue à la balle, me touchent autant. Te souviens-tu du récit de la campagne de von Trotha dans le Kalahari, que l'on trouve dans l'ouvrage du Grand État-Major : ' ... Et le râle des mourants, le cri de ceux que la soif avait rendu fous résonnaient dans le silence sublime de cette immensité. ' Ce ' silence sublime de l'immensité ', où tant de cris se perdent, il éclate dans ma poitrine si fort qu'il ne saurait y avoir dans mon cœur un petit recoin spécial pour le ghetto ; je me sens chez moi dans le vaste monde, partout où il y a des nuages, des oiseaux et des larmes. » (J. P. Netti, *La vie et l'œuvre de Rosa Luxemburg*, Paris, Maspero, 1972, 2 t. ; II, p. 855.)

bouleversements des débuts du siècle ; participation qui contribuera à renforcer les attitudes de rejet et de passivité de ceux qui seront les spectateurs de la catastrophe.

On sait combien les slogans antisémites du xix^e siècle ont été alimentés par la forte implantation des Juifs dans l'essor et l'expansion du capitalisme moderne ; on sait le retentissement que connurent cette réalité et ces slogans après la Première Guerre mondiale. Ajoutons que, malgré le déclin réel du facteur juif dans le capitalisme du xx^e siècle, *les apparences sont inverses, et ceci dans des contextes particulièrement propices à l'exploitation hostile*. Il ne s'agit pas seulement de la fréquence des scandales financiers à grand retentissement des années vingt et trente, où les Juifs tiennent une part marquante (Barmat, Sklarek, Stavisky...), mais de faits anodins en apparence dont l'incidence sur l'opinion publique fut cependant immense. Mentionnons, à titre d'exemple, un seul cas, celui du rôle des Juifs dans l'économie de guerre allemande.

Le problème se pose dès la nomination, au début du conflit, de deux magnats juifs de l'économie allemande, Walter Rathenau et Albert Ballin, l'un à la tête du « Service des matières premières », l'autre à celle de la « Société centrale d'achats ». D'emblée l'identification entre le Juif et l'exploitation du pays en guerre est possible. Sous l'égide de ces deux organismes, de nombreuses sociétés commerciales se forment et le nombre de Juifs qui y travaillent ou qui les gèrent est considérable. Or, au fur et à mesure que croissent la misère et l'amertume par suite de la prolongation du conflit, des exemples de ce genre, enflés par la rumeur publique, s'incrustent dans les esprits... Il semble que le capitalisme juif exploite le pays au moment de sa plus grande détresse⁵⁹.

Mais bien plus important encore sera le type du Juif révolutionnaire - et détracteur des valeurs établies. Ainsi, en Allemagne et en Autriche, les critiques les plus acerbes des valeurs les plus sacrées étaient juifs — Harden, Kraus, Tucholsky — ; ils s'en prenaient aux valeurs culturelles reconnues, et jusqu'au mauvais usage de la langue allemande... Rien n'aurait pu davantage envenimer les plaies d'une société profondément blessée et en proie au sentiment que ses traditions les plus précieuses étaient en voie de désintégration brutale. Même si, *in abstracto*, ces critiques juifs avaient raison, ils étaient fâcheusement innocents de la sensibilité morbide des groupes qui les entouraient : « Il se peut que les Juifs ne ruinent pas l'avenir de l'Allemagne », écrivait Kafka à Max Brod, en mai 1920, « mais on peut imaginer le présent

59. A ce sujet, cf. S. F., *L'antisémitisme nazi...*, op. cit., pp. 87 sq.

de l'Allemagne ruiné par eux. Depuis toujours, ils ont imposé à l'Allemagne des choses auxquelles elle serait peut-être arrivée lentement et à sa manière, mais en face desquelles elle a pris une attitude d'opposition parce qu'elles venaient de gens étrangers... »⁶⁰ « Depuis toujours » est injuste, mais Kafka n'a pas tort pour ce qui est de l'après-guerre.

C'est l'engagement particulier des Juifs dans les mouvements révolutionnaires, pendant comme après la guerre, qui revêt le plus de signification. Dans l'histoire de l'Occident, le lien intime entre les Juifs et les mouvements révolutionnaires depuis la Révolution française a été amplement décrit⁶¹ : l'origine en est bien connue. Sécularisation, tout d'abord, sur les plans idéologique et politique, des idéaux messianiques de la religion juive. Par ailleurs, après s'être rebellés contre la tradition religieuse et avoir quitté le cadre de leur communauté, nombre de Juifs — tournés vers d'autres horizons — ne s'intégrèrent jamais véritablement à la société non juive. Libérés de leurs liens anciens et sans l'entrave d'une allégeance à de nouvelles entités traditionnelles, ils étaient plus ouverts aux perspectives de changement radical que beaucoup de leurs contemporains non juifs. Les leaders révolutionnaires juifs étaient le plus souvent des idéalistes bien intentionnés, brûlant de ferveur bien que manquant parfois de notions claires sur la manière dont la société pouvait être transformée en pratique. Des études récentes sur le rôle des Juifs dans les révolutions allemandes confirment ces traits de caractère⁶² — mais, aux yeux des antisémites et de la société non juive en général, ces nuances

60. Franz Kafka, *Correspondance, 1902-1924*, Paris, Gallimard, 1965, p. 325.

61. Ya'acov Talmon, « Jews and Revolution », in *The Age of Violence*, Tel Aviv, 1974.

62. Werner T. Angress, « Juden im politischen Leben der Revolutionszeit », in Werner E. Mosse, hrsgb., *Deutsches Judentum in Krieg und Revolution, 1916-1923*, Tübingen, J. C. B. Mohr, 1971.

D'entre les spartakistes berlinois, Karl Liebknecht n'est pas juif, mais Rosa Luxemburg, Leo Jogisches et Paul Levi le sont. En Bavière, Kurt Eisner, l'homme qui chassa les Wittelsbach et proclama la république socialiste, devient le symbole même du Juif révolutionnaire. Ses contemporains allemands ou étrangers insistent sur ses origines. Après son assassinat et un bref intermède socialiste, dans l'éphémère République des Conseils qui s'instaure en avril 1919, tous les postes clés échoient aux révolutionnaires juifs : Toller, Landauer, Mühsam, Levine, Axelrod... Et, à Magdebourg, à Brandes, à Dresde : Lipinsky, Geyer et Fleissner ; dans la Ruhr : Markus et Levinsohn ; à Bremerhafen et à Kiel : Grünwald et Kohn ; dans le Palatinat : Lilienthal et Heine. Au moment même où la République des Conseils s'établit en Bavière, Bela Kuhn instaure en Hongrie un régime communiste dans lequel les deux tiers des commissaires du peuple sont également juifs. Quant au régime bolchevique russe, une partie importante de ses figures de proue des premières années est juive : Trotski, Zinov'ev, Kamenev, Radek, Joffé...

n'avaient guère de poids. (N'est-il pas significatif que Thomas Mann, le représentant le plus respecté du libéralisme allemand contemporain, identifia comme juifs deux des personnages les plus anti-libéraux de ses romans, et les décrivit sous des traits particulièrement négatifs?)⁶³

Le mythe du Juif révolutionnaire, destructeur des valeurs culturelles et visant peut-être à la domination mondiale, pénétra dans la conscience occidentale avec une force plus grande que jamais auparavant. L'inflexible élan révolutionnaire d'une petite fraction de Juifs — de ces Juifs qui avaient rompu tout lien avec leur communauté (« les Juifs non juifs », dit Isaac Deutscher) — leur a valu d'être potentiellement investis d'un pouvoir incommensurable qui devait avoir les plus cruelles conséquences. C'est ici que la boucle se ferme.

Pour éviter des interprétations erronées de notre thèse, nous dirons ceci : quoi que les Juifs aient fait ou n'aient pas fait, ils n'auraient pu réduire l'antisémitisme en tant que tel ni contrer l'émergence de la forme meurtrière qu'il prit chez les Nazis, sous l'effet d'un courant démentiel et d'une désintégration sociale croissante — deux facteurs totalement indépendants des Juifs. Toutefois, nous l'avons déjà souligné, si l'antisémitisme nazi a atteint une telle ampleur, c'est qu'il n'existait de contreforces suffisantes dans la société européenne. L'absence de telles forces est due au fait que le Juif était considéré comme l'« outsider », le Nazi comme l'« insider » — vision que les Juifs n'auraient pu radicalement altérer. Toutefois, il n'est pas improbable que l'identification des Juifs à la Révolution mondiale a facilité l'impact de la propagande nazie et a renforcé la tendance pré-existante de la société occidentale à considérer les Juifs comme des éléments indésirables à exclure — quoi qu'il s'ensuive de cette exclusion. Mais l'une des raisons pour lesquelles une fraction de la société juive s'est tournée avec ardeur vers la Révolution est, semble-t-il, qu'après avoir quitté le ghetto physiquement et spirituellement, ces Juifs n'ont pas trouvé de société non juive qui fût prête à les intégrer, à les accepter tels qu'ils étaient — au-delà des pleins droits de citoyenneté qui leur furent accordés.

La dialectique de l'antisémitisme est implacable.

63. On pourrait répondre que Thomas Mann n'était pas exempt de tendances antisémites ; la réponse est trop simple. Cf. Kurt Loewenstein, « Thomas Mann zur jüdischen Frage », *Bulletin des Leo Baeck Instituts*, 10, 1967. Nous tenons à insister sur ceci, que les révolutionnaires juifs ont excité un ressentiment et des préjugés toujours latents.

V

Les lignes qui suivent nous ramènent à notre problématique initiale, celle du caractère unique ou non de l'extermination des Juifs d'Europe en tant que phénomène historique. Selon nos propres conclusions, les forces qui y aboutirent avaient été ou étaient agissantes dans d'autres contextes aussi, mais leur convergence pouvait être considérée comme unique. Dans une tentative pour saisir le phénomène dans sa totalité, il nous a paru nécessaire de mettre en rapport ses divers aspects, le plus souvent traités isolément. On peut accepter ou non cette voie d'approche intégrée, mais un point en ressort qui ne saurait, nous semble-t-il, être contesté : l'extermination de six millions de Juifs d'Europe fut le stade extrême de la dépendance de l'histoire des Juifs par rapport à celle des pays d'accueil ; il ne s'agit pas uniquement du rapport des Nazis aux Juifs mais d'une interaction totale entre les Juifs et la société occidentale, interaction au sein de laquelle le rôle de tel ou tel groupe de Juifs eut son importance, mais où les Juifs en tant que communauté autonome, consciente de certains objectifs et de certains moyens, avaient quasiment disparu (la réalité était exactement l'envers de la vision nazie de la conspiration mondiale des Juifs). Le Juif devenait objet presque inerte, totalement livré à la volonté des autres. La fusion totale de l'histoire juive au sein de l'histoire générale connaissait ainsi un tragique aboutissement au moment même où le Juif en tant qu'individu était totalement séparé de la société ambiante.

En 1944, Hannah Arendt évoquait, à travers la « tradition pariah », la totale étrangèreté, la solitude du Juif⁶⁴ ; elle citait cette phrase du *Château* de Kafka : le héros, symbole du Juif, s'entend dire : « Vous n'êtes pas du château, vous n'êtes pas du village, vous n'êtes rien du tout. »

L'idée d'une « tradition pariah » est dépourvue de sens si l'on considère la situation du Juif du point de vue de l'exterminateur. Se fût-elle référée au phénomène qui fait l'objet de ces pages, Hannah Arendt aurait pu choisir la dernière scène du *Procès*, qui narre l'exécution de sang-froid d'un homme sans défense. Peut-être aurait-elle mentionné le détail le plus ambigu de cette scène : au dernier moment, la victime voit d'une fenêtre au loin quelqu'un se pencher et esquisser un geste qui, à cette distance, pourrait sembler de commisération. Mais le héros ne peut inter-

64. Hannah Arendt, « The Jew as Pariah : A Hidden Tradition », *Jewish Social Studies*, 6, 1964, p. 115.

prêter ce geste, d'aucun secours en tout cas. Puis il est frappé « comme un chien », dit-il et il meurt.

Si nous considérons maintenant, dans la configuration globale de l'histoire, le rapport du Juif à cette société occidentale dans laquelle il a essayé de s'intégrer et dont il a été éjecté — cette société qui l'a laissé seul à l'heure du plus grand besoin —, alors le symbolisme du *Château* revêt une profonde signification que Hannah Arendt n'a pas mentionnée : le héros du roman, le Juif, est un étranger qui croit avoir été autorisé à pénétrer dans le système social représenté par le château et le village. Certes, il y a été formellement invité (cela même est-il certain?), mais quand il essaie de s'adapter au système, il s'aperçoit que personne n'est disposé à l'accepter. Puis il devient révolutionnaire à sa façon : il tente de contourner le canal traditionnel de l'autorité, exprime son indignation face à l'injustice telle qu'il la voit pratiquée, se range aux côtés des parias du système (la famille Barnabé).

L'effort révolutionnaire du héros du *Château* est ambigu. Aussi est-il, en ce sens, symbole de la situation juive dans la société moderne. Son aspiration au changement radical est contrecarrée par un intense désir d'*appartenir* à la société telle qu'elle est, à la communauté majoritaire. Plus le héros du roman, le Juif, s'efforce d'appartenir, plus il est isolé, plus sa chute est certaine. On peut imaginer le terme de sa malédiction, le verdict final.

Kafka n'a jamais terminé ce roman, mais il raconta à certains de ses amis la fin qu'il envisageait. D'après la relation de Max Brod : le héros tombe de plus en plus bas. Soudain, un message en provenance du château : il est accepté. Mais le message arrive trop tard. Le héros est mourant ou déjà mort.

★

Quand, après la fin de la guerre, la société occidentale a ouvert les bras aux Juifs ; quand, en réaction à la découverte de l'ampleur des massacres perpétrés par les Nazis, la tradition antisémite fut — temporairement du moins — mise à l'écart, la plupart des Juifs d'Europe ne pouvaient plus pénétrer dans la nouvelle société.

La question la plus difficile demeure — à jamais, peut-être — sans réponse ; la question la plus cruciale pour comprendre le passé et prévoir l'avenir : le Château a-t-il envoyé le messenger parce que l'injustice, le mal commis était reconnu ; ou bien le messenger fut-il dépêché parce que le héros était, enfin, mort ?

R É S U M É

Trois décennies après l'extermination massive de six millions de Juifs en Europe, le débat se poursuit sur les causes de ce phénomène : unique dans l'ère nazie, il s'avère inassimilable à d'autres faits contemporains et non identifiable à de précédentes explosions meurtrières dans l'histoire. Toute tentative d'explication généralisante et/ou unicausale (simple manifestation de fascisme, de totalitarisme ; conséquence du processus économique ; effet de l'idéologie régnante) élimine le problème en gommant sa spécificité, ou bien ne met en relief qu'un aspect particulier de la Solution finale. Introduisant une dimension négligée par les analyses précédentes : celle de l'irrationnel, l'auteur étudie ici le lien entre l'action exterminatrice des Nazis, la réaction (ou l'absence de réaction) des témoins et le comportement des victimes.

La confusion entre le réel et le symbolique est l'une des tendances marquantes du national-socialisme. Aussi la résurgence d'obsessions archaïques trouva-t-elle, en temps de crise, un terrain favorable à son épanouissement et s'allia, pour la Solution finale, à l'emprise bureaucratique et à la technologie de domination et de destruction modernes. Les mythes anciens et nouveaux du Juif contre-idéal de groupe s'harmonisèrent avec les courants néo-romantiques, anti-libéraux et anti-marxistes des classes moyennes. Dans ce contexte idéologique, la passivité des témoins fut encouragée par le respect que le Reich sut inspirer jusqu'au milieu de la guerre et par le collaborationnisme masqué en collaboration d'État. Dans l'entre-deux-guerres, le pragmatisme à courte vue d'un grand nombre de Juifs fut, certes, par définition un facteur d'imprévoyance, l'internationalisme de quelques-uns exacerba l'antisémitisme en nourrissant le mythe du Juif subversif. Mais le hiatus entre émancipation et acceptation, entre « pays légal » et « pays réel » est véritablement à l'origine des attitudes juives qui semblèrent faciliter le rejet absolu, l'isolement total des Juifs - - et leur extermination.